

Philippe Picarelle

Partie remise

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Philippe Picarelle, 2017

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Du même auteur

Récits

Bonheurs-du-jour

Mal de mer

Poésie

Le premier train

L'entrain

Je vous présente Eliott. Pas un chien, non. Si l'habit fait le moine, le mot crée l'objet, le nom le sujet. Ou peut-être que non. Que c'est l'inverse. Que c'est selon le moment. Un écart de lucidité, une intuition fanfaronne, un état d'âme passager. On n'en sait rien. On sait peu de choses. Mais qu'Eliott ne puisse désigner un chien ou un chat, voilà qui tombe sous le sens. Il y a peu d'évidences ; les lois sont chétives et les constantes naissent de nos limites. En tout état de cause, pas un animal de compagnie. Pas un double, un souffleur qui me donnerait la réplique à l'entracte. Un totem, un faire-valoir, un repoussoir, rien de tout cela. Il est toujours tentant de définir la chose par ce qu'elle n'est pas. Bien entendu, l'égrenage des possibilités défie tout principe d'économie, mais quelle noblesse à n'être que par défaut ! Quelle vanité ! Eliott, tu es tout ce que je ne suis pas. Ça ne veut rien dire, mais sans doute est-ce rassurant quand pointe le glaive de l'ignorance et de la futilité. Comme une prière, un jeu de hasard, une bouteille à la mer. Bref on n'y croit pas, mais on fait comme si, un peu, le temps de chasser nerveusement les quelques pellicules qui s'accrochent, écœurantes, aux revers du costume

uni, laine vierge. Anthracite le costume. Chemise blanche immaculée, col ouvert deux boutons. Classe, parfaitement incognito. Eliott hasarde son regard de verre bien au-delà de mon épaule. Engoncé dans son soliloque, il n'aura rien remarqué. Fixement, consciencieusement. Pas de sympathie, pas de compassion. Là ou ailleurs. Comme les statues d'Égypte dans leur serdab, c'est tout à fait cela. Un peu rigides, hiératiques, émergeant encore de leur matière, elles veillent si présentes, intemporelles, toujours prêtes pour le grand voyage. Du reste, sans plus attendre, en parfaite connivence, Eliott et moi prîmes la barque solaire pour le périple perpétuel.

Au petit matin, à brûle-pourpoint, sentinelle des absents postée à la proue de la felouque, Eliott se fend d'une voix blanche. Tu crois partir?... Enigmatique assurément et tout retenue, mais le ton me décontençait, m'agaçait plutôt, me crispait, me crispait franchement. La hantise du contrôle sans doute, le vertige du saut dans l'inconnu. Et puis j'y décelais ma petite précarité, puisque sur le fond je n'y comprenais goutte, que cette remarque j'avais

beau me convaincre de la trouver incongrue, insignifiante, je ne parvenais pas à en faire fi, fragile dans notre esquif. Pour mon bonheur, dans un élan certes contenu, Eliott enchaîne d'une voix pareillement blanche. Tu es hypertendu. Cela, je le comprenais parfaitement et je ne pouvais qu'acquiescer à sa perspicacité. Tu es hypertendu parce que tu es hyperconscient. Là, je me cabre aussitôt. Ça flairait le sophisme à plein nez et, à dire vrai, je n'avais nulle envie d'être démasqué. Faire diversion, noyer le poisson, prendre de la hauteur. Le saut de la conscience, étape marquante dans le processus évolutif. Pénible, mais soit. On ne va pas se mettre à dos les paléontologues de tout poil. Du reste, de moins en moins de poil. L'évolution, c'est la hantise du merlan et du blaireau. En réalité, la conscience est un cancer. Elle prolifère, implacablement, se substitue aux neurones, inhibe pensées et actions. Se souvenir, se projeter dans l'avenir, se mesurer, sortir de soi et s'observer, s'échapper, s'aliéner. Rien ne bouge, rien ne vaut, ne fait sens. Toujours avant, après, ailleurs. Tout est autre. Complètement décalé. L'hyperconscience, c'est le hiatus intégral. La surcharge dans un circuit

électrique. Mais métaphore n'est pas raison et le Nil a beaucoup d'entregent.

Le Nil. Nil blanc, Nil bleu. Puis bleu. De moins en moins bleu sans doute, de cataracte en cataracte, mais bleu. Bleu pharaon. Soixante pourcents de lapis-lazuli – très prisé le lapis-lazuli, du reste Eliott en raffole. Vingt-cinq pourcents de bleu roi, bien en-dessous de sa dignité, certes. Cinq pourcents de sang bleu, voilà qui suffit amplement. Dix pourcents de sang vermeil, qui fait méchamment tache, mais quand le Nil se fond dans la grande bleue, qu'il tire sur le pastel comme on tire sur les tourterelles, on tourne la page, puisque le compte est bon, que la mort est le pendant de la vie. Une pointe d'émotion, de nostalgie peut-être, face aux couleurs de la nation. Hymne éclatant qui ricoche de stèle en mastaba, de voilier en frégate, de cuirassé en destroyer, jusqu'au comble de la dérision. En berne. Couché le drapeau. Gentil le sphinx, qui lorgne le petit caporal comme une proie étriquée, fétide. Bleu ? Couleur froide, qui réfléchit la lumière plus qu'elle n'en absorbe. On se marie bien elle et moi, immobiles comme la flèche. On se trompe de

temps, on se trompe de lieu, on se trompe d'histoire, mais on s'arrime à la victoire, obstinément. Amitiés. Eliott se tâte, s'abstient, ébauche une onde de sourire à ses lèvres si fines, si loin du fleuve où l'on ne se baigne jamais deux fois. Majestueux comme il se doit, telle une cicatrice qui jamais ne se ferme. Pas trop pollué, mais les avis divergent et la prudence reste de mise.

Inéluctablement, ma respiration se fait rebelle, s'enraie plutôt, s'enraie, je le sens, je le sais. Plus je le sais, plus je le sens, plus je m'opprime. L'afflux sanguin qui se fait chiche. Manque d'air, manque d'air, je m'efforce, exposant trois. Hypertendu qu'il disait, miséreux, méprisable. Ça passera. Je sue, mais ça passera. Tempes dilatées, je sue. Je sue même abondamment. On se dit que c'est la chaleur étouffante, le bain-marie, rançon du Nil, mais on ne s'en convainc pas. Point de rupture, teigneux. C'est faux, c'est lâche. Débranche. Disjoncte. Laisse faire Eliott. Lui, sait faire la part des choses et se blinder contre les agressions lâches, chimériques. De son piédestal, imperturbable, le sphinx garde les rênes. Toi tu patauges, boueux, sans horizon, à guetter la

déprime comme une fuite inutile et d'ailleurs impossible. La peur encourage l'évitement, l'évitement accentue la peur. Parader si l'on peut, ramper s'il le faut. Ramper. C'était un mauvais pas. Le trac avant l'épopée. On s'est mal éveillé, on se dit que ça passera, petit café serré, mais, on ne sait pas pourquoi, quelque chose vous empoigne et vous égare, malgré la douche, si salubre, si génératrice. Mais on était sur le Nil, une modeste felouque, entre barrage et delta, à conjurer le sort, à s'efforcer d'y croire. Retrouver ses marques, respirer profondément, longuement, reprendre les dés, la main. Toute une anatomie. Cent fois sur le métier remettre son ouvrage, puisque l'exercice physique régénère les neurones, gomme troubles, tensions, malaises. La boucle est bouclée. Eliott et moi, croix de bois croix de fer, on s'est promis des embardées à couper le souffle, déjà beaucoup moins court. Rigueur, discipline obligent. Et si l'on reste en rade, c'est la faute au hasard, à ces histoires de flèches et de tortues, à la nuit qui rechigne à ne plus étendre sur la plaine son grand manteau de velours, en quête vaine du lieu calme et solitaire. Soleil de plomb déjà.

Cartésiens du possible, Eliott et moi éprouvons le besoin viscéral de nous concerter sur les orientations à donner à notre équipée. Entre dérive et infini, les choix sont multiples, mais les jours sont comptés. Tête-à-tête. A vrai dire, on cherche le fil, Eliott et moi, le fil d'Ariane, celui d'Hathor peut-être, celui qui nous indiquera la voie. C'est une question de décision. Eliott prend les décisions au gré des circonstances, sans considérations éthiques, économiques, culturelles, ou autres. Les choses comme elles viennent, le petit bonheur. Un opportunisme de bon aloi sans doute, mais qui, pour être franc, me met mal à l'aise. Décider, faire un choix dans la constellation des possibles. Question de technique et de systématique. Avant tout, opérer un tri pour soulager le cortex cérébral préfrontal. Qui trop embrasse mal étreint. Distinguer l'essentiel de l'accessoire. Comment ? En fonction de ses priorités. Si on n'en a pas ? On passe à l'étape suivante – sans état d'âme. Peser le pour et le contre des différentes options possibles. C'est là qu'interviennent les émotions, toujours si amènes, bien moins trouble-fête que bonnes conseillères.

Elles dégrossissent avidement, rejettent viscéralement. Le choix des tripes, deux temps trois mouvements. Full aux rois par les as. Ou alors l'intuition. A l'opposé des émotions, l'intuition ne s'embarrasse pas des contingences, elle est la clarté immédiate, positive, l'évidence spontanée, l'intelligence éclatante. De préférence au saut du lit, quand l'éveil se fait lumière. L'intuition montre la voie. Carré d'as. Reste alors à formuler des hypothèses, à faire des projections, à anticiper les effets positifs et négatifs de chaque possibilité, à retenir celle qui présente le plus fort potentiel et le moins d'effets pervers. Bilan fastidieux, mais l'esquive n'est pas de mise. On fait face. D'ailleurs on y voit beaucoup plus clair. En pleine connaissance de cause, Eliott et moi décidons de poursuivre notre bonhomme de chemin, comme un pèlerinage, sans attermoiement, sans illusion, sans mot dire. Limpide.

Dans sa cage, l'oiseau meurt, Eliott, lui, s'y empâte. Sa force, c'est sa faculté d'adaptation, sa capacité d'inaction, bonnet blanc, blanc bonnet. L'énergie naît des contraires. Il rêve qu'il vole sans entraves et il a bien raison. La fuite intérieure est sa vertu. Il ne

cherche pas à forcer le destin. Il ne croit pas qu'une force quelconque déterminerait le cours des événements. Ame sœur, je lui emboîte le pas. Le destin, c'est comme le temps, il émerge de notre propre contingence. En dissipant de l'énergie, nous générons l'entropie qui indique le sens du temps. Quel gâchis ! L'immanence est totale. La cage est partout et la mort toujours rôde. On en a parlé souvent lui et moi. Enfin, parler c'est beaucoup dire. On s'est assis, on s'est regardés et, si on s'est entendus, on s'est surtout sentis piégés dans notre tête-à-tête, suspendus comme des marionnettes. Suprême supercherie. Personne ni rien pour tirer les ficelles. Pas de ficelles. Pas de marionnettes. Lui statue, moi gisant. Le galop figé de l'instant, dans la grande tradition picaresque. Nous faisons œuvre utile en déjouant à renfort d'aventures croustillantes, d'émotions enivrantes, de réflexions pénétrantes la vaste fumisterie du chapelet de l'espoir qu'on égrène, pieds nus dans ses sandales, bure râpeuse, sur le chemin de nulle part, d'ailleurs, de n'importe où. Coquille après coquille, comme une main de bronze conspiratrice, la suivre, crânement, obstinément, en cadence, sans se

cogner les orteils. Moins simple qu'il n'y paraît. Et pas si frais tout cela. L'odeur rance pénétrante des traqués. Et puis ces voix de faussets qui vous déchirent, vous poursuivent, hargneuses, aiguisent l'imposture.

On s'est dit qu'on ne se s'attarderait pas, qu'on ne se laisserait pas embobiner par des charlatans à la manque, que notre mandoline, à vrai dire une harpe dix-huit cordes, valait bien mieux que leurs castagnettes et leurs clochettes. Le jardin d'Amon serait notre prochaine étape, boussole au poing, mais la partie n'était pas gagnée d'avance. Il fallait d'abord se repérer. Si nous avions le nord et partant les points cardinaux, nous ne connaissions pas notre position par rapport à notre cible et nous n'avions ni règle ni compas. Pour notre bonheur, si un point peut se marquer à la règle et au compas, il peut se marquer au compas seul. Mais, faute de compas, le bonheur est relatif. Dans le doute et l'émoi, nous fîmes preuve de sang-froid et de sagacité. Connaissant la largeur du Nil et estimant la distance qui nous séparait de la cible, nous calculâmes aisément l'hypoténuse. Restait à déterminer la

direction sur la rose des vents. Bien-sûr, on aurait pu se séparer et partir en reconnaissance chacun de son côté, puisque nous étions rompus aux techniques de dédoublement, Elliott au charbon, puis moi sur le pont à contempler le nombril de la création, mais, manque de cran, manque de vision, de réalisme, on a prétexté vouloir respecter l'esprit d'équipe et rester soudés dans l'adversité. Mal nous en prit. Une brise s'est levée. Mauvaise. Sournoise. Tangage, roulis, on n'a jamais su faire la part des choses. Nous avons dérivé, cramponnés comme des sphinx siamois, implorant le panthéon. On se ressaisit. On se recompose. On se focalise. Se repérer, c'est bien de cela qu'il s'agit. Trouver ses marques. Sans instruments, sans étoiles, sans foi. Le lot de tout un chacun, mais aux innocents les mains pleines. La grâce, tel un pétale, délicat et suave, se pencha sur notre désarroi. A bâbord toute.

A ce stade naissant de notre équipée, il nous paraît opportun de préciser quelques éléments de notre carnet de bord afin de consolider notre projet, de clarifier nos intentions, de raffermir les volontés. Nous nous situons à l'époque des Lagides, après

qu'Alexandre eut jeté l'éponge et choisi la voie de l'ombre. Trente-trois ans, la malaria, à chacun sa croix. L'époque se caractérise par l'ouverture de l'Égypte à la civilisation grecque tout en restant profondément attachée à sa culture traditionnelle. Voilà pourquoi notre récit de voyage s'enrichit de saveurs et de parfums hybrides, annonciateurs du jardin d'Amon, emblématiques de la quête effrénée autant que frivole de la beauté, de la sagesse, du savoir. Dans l'ordre ou le désordre. Il nous a fallu prendre des décisions. En chevrons stratégiques, nous nous en sommes remis au sort. Choix judicieux, puisque nous voilà bien en selle. Le soleil darde ses rayons comme des tentacules. Nous voguons, vers bâbord, aux aguets d'une réminiscence, d'un signal, d'un disque à cornes de bélier. J'en pris deux, sans marchander, par désinvolture, par rébellion, un pour Eliott, un pour mes héritiers, et les fourrai aussitôt dans ma gibecière. Sans elle, je suis orphelin. Elle recèle tout notre passé, nous donne consistance. Elle regorge de gènes, de doubles-hélices, très épurées, stylisées, qui se répliquent à qui mieux mieux, comme les hosties, si promptes à la transsubstantiation, se

multiplient et grouillent dans le ciboire, précieusement gardé derrière la porte close du tabernacle. Toujours je l'emporte, ma gibecière, et je l'exhibe aussi quelquefois, fièrement. Ou j'en sors un lapin, un cadeau surprise, une raison. C'est qu'il intrigue et impressionne notre génome ! Une vraie machine à faire le temps. On prétend le chérir tendrement, mais on l'ignore superbement. Et on ne se met pas martel en tête, on va de l'avant, puisque l'avenir nécessairement lui appartient et que la fortune sourit aux audacieux.

J'aime dire les choses comme elles sont, ne sont pas, devraient être. Appeler un sphinx un sphinx. En fait, ce n'est pas une question de sentiment, mais de respect. Un respect tout à fait subjectif, mais digne, assuré. Eliott, lui, serait plutôt du genre à composer, à faire la part des choses et puis surtout à voir le positif en toutes circonstances. Il fouille dans les méandres du passé les raisons des occasions manquées ou ne retient que l'intention, l'effort louable, le mérite. Positiver à tout crin, comme une devise. Je le sens mal à l'aise face à l'esprit critique. En toute cohérence, il ne me reproche pas de

formuler des opinions sévères, tranchées, d'épingler les points faibles autant que les points forts, mais son silence est éloquent et son petit sourire, comme une moue maladroitement accrochée, cache mal son inconfort. Dira, dira pas ? Dira pas. Incapable de manœuvres tactiques, je prends position et je l'exprime. Manque de maturité relationnelle ? De réalisme ? Le mérite de la clarté ? Eliott ménage la chèvre et le chou, reste sur la défensive. Habilement, il ne veut pas entendre ce qui le dérange, ne prend en compte que ce qui ne l'implique pas, s'éclipse sans demander son reste, oublie avec soulagement. Il se refuse à porter un jugement, à contredire, veille à ne pas blesser, afin de s'épargner, de ne pas s'engager, de préserver une distance confortable entre scène et coulisses. Acteur, il s'efforce de plaire, le temps d'une représentation. Figurant, il se retire et s'efface promptement derrière les rideaux complaisants. Le parti-pris de la bienveillance calculée m'exaspère. Eternel contrarié ? Vieil aigri, rabat-joie, misanthrope ? Si on veut. Tout ce qu'on veut, puisque le marchandage n'en vaut pas la chandelle. Si tout est tellement sympathique, chouette, génial, rien n'a de valeur, rien ne compte.

Je me suis emballé. Un petit tour de chauffe. Un plaidoyer inutile et vain. Petit pas de deux bancal, assurément, mais mon tango maladroit, un peu raide, un peu fruste, vaut bien les ronds de jambe obligeants. Pour mon bonheur, Eliott ne me contredira pas. Le sens du poil, si doux, si sensuel, zibeline ou vison, selon arrivage.

A peine partis, je nous sentais à l'étroit dans notre embarcation de fortune. On pouvait s'asseoir sur une planche exiguë, râpeuse - du cèdre du Liban vraisemblablement - et particulièrement basse, qui nous donnait séance tenante des fourmis dans les jambes. De grosses fourmis, très belles sans doute, mais rouges sang. Si une piqûre est bénigne, plusieurs s'avèrent extrêmement douloureuses et risquent même de provoquer urticaire, oppression, nausées, spasmes. Terrifiant. On pouvait s'accroupir aussi, mais la coque, grossièrement lardée de lattes acérées, transperçait nos babouches. Les pentes en entonnoir rendaient la position des plus inconfortable et causaient des douleurs atroces dans les cuisses et les hanches. On tenait cinq minutes à tout casser. Enfin, à nos risques et périls,

on pouvait se tenir debout et défier les lois de l'équilibre. En clair, nous alternions les positions à un rythme soutenu, qui rappelait étrangement le mouvement de balancier du chadouf, voire même de la draisine à bras. Assis, accroupi, debout. Assis, accroupi, debout. Et on recommence. Assis, accroupi, debout. Assis, accroupi, debout. Couché quelquefois quand notre chorégraphie avait ses ratés. Eliott à la barre, je m'en remettais totalement à ses talents de timonier, moins par panache que par souci d'affirmer ma supériorité. La délégation est, par excellence, l'arme d'un management efficace. Toute faute sera inéluctablement imputée au malheureux factionnaire et toute réussite sera immanquablement portée au crédit du responsable, pour s'être montré capable de mettre en place une organisation sans failles. De la belle ouvrage, chapeau bas. Léché, imparable, cristallin. Eliott ne se doute de rien, docile à toute épreuve. Mais peut-être cache-t-il bougrement bien son jeu et attend-il son heure, ou fait-il contre mauvaise fortune bon cœur. Je le laisse à ses sombres ou pâles illusions. Je m'en voudrais que nos initiatives interfèrent. Du reste, l'enjeu sur la felouque, c'est le vent.

Pas un souffle de vent. Le hammam. La vasodilatation produit une détente musculaire et nerveuse bénéfique en amont de l'action et réparatrice en aval de l'action. Le hammam est donc particulièrement recommandé aux sportifs de notre trempe. Sauf que chez nous, l'étuve à plein nez ne nous réussit pas du tout. Sans parler des vapeurs de pin et d'eucalyptus qui irritent nos pores dilatés et nous font pleurer, éternuer, tousser à qui mieux mieux. Et puis l'hygiène laissait à désirer. Eliott un tantinet, moi exagérément, on s'en est ouvert au tenancier. Kemal, sous un turban vieux rose et des sourcils broussailleux noirs de jais, avait l'œil futé, mais méfiant. Faut dire que, malgré toute notre bonne volonté et notre sens pédagogique, on risquait de s'emberlificoter quelque peu dans les mesures préventives, correctives, curatives. Ces deux dernières surtout nous semblaient confuses. Kemal, l'œil aux aguets, semblait fort soupçonneux. Les mesures préventives empêchent qu'un problème, un défaut, un inconfort... apparaisse. En l'espèce, fermer le hammam purement et simplement, m'en interdire l'accès, ou en faire un sauna, par exemple.

Un tic nerveux lui pinça furtivement le coin de l'œil. Les mesures correctives s'attaquent aux facteurs qui causent le problème pour qu'il ne se reproduise plus. En l'espèce, changer l'équipe de nettoyage ou mettre en place des procédures de contrôle, par exemple. C'est là que ça commençait à se compliquer et que son œil se faisait torve. Les mesures curatives agissent non pas sur les causes, mais sur les effets produits par le problème, elles les gomment, les réparent. En l'espèce, passer un petit coup de Javel, par exemple. Pas de réaction. Finalement, on ne s'en était pas mal sorti. Les exemples concrets, taillés à sa mesure, devaient lui sembler d'une transparence biblique, même s'il n'en laissait rien paraître. On en est restés là pour éviter la leçon de trop et on a mis les voiles avant qu'il ne s'énerve. En vain. Pas le moindre souffle. La chape. Rêver d'huiles essentielles, de thé à la menthe, d'une déesse en tunique, armée d'un gant de crin. Mais pour le certificat ISO, il fera tintin. On ne badine pas avec la qualité.

Plantés là, quand tout vibre, que la vie se joue ailleurs, qu'on voudrait tant lui emboîter le pas, mais

qu'on est vissés à notre barque, comme des punaises au cèdre du Liban, ravageuses. Humer. Pas le grand large, mais s'évader comme on peut. Humer profondément, jusque dans les tempes. En fait, les régions olfactives occupent largement le devant de l'hémisphère cérébral, plutôt que les tempes, mais on ne va pas chicaner. On hume comme on peut. Si l'odorat est le plus développé des sens chez les vertébrés inférieurs, chez Eliott et moi, il est devenu un repoussoir intégral – ce qui rend notre position tout en haut de l'échelle de l'évolution particulièrement aléatoire, ou enviable. Sous le chapiteau, fil du rasoir, l'acrobate se risque à un poirier aveugle au sommet d'une échelle qui se dresse, précaire, sur les épaules de son comparse, quatre mètres plus bas, raidi par la charge, hochant la tête, entre dinde et poulet, yeux immobiles écarquillés dans leur orbite. Dramatiquement, de la main gauche, l'acrobate lâche la prise et sa main droite, seule porteuse, se crispe, veines saillantes. Stylet d'argent, il pointe tel un arbre de vie, cruel et stérile, vers l'ivresse des cycles infinis, puis s'immole. Tambours assourdissants, trompettes éclatantes. Les rideaux se déchirent, une brume opaque et grasse

nous enveloppe et s'ouvre, comme un masque poisseux, sur les odeurs palpables d'un Nil impitoyablement poussif. Tonnerre d'applaudissements. L'artiste adulé, miraculé, noyé de sueurs déjà froides, sourit timidement en saluant d'un geste maladroit la foule encore effarouchée qui se poulèche, repue. Anges déchus, paillettes en strass. Les humeurs rôdent, nous envahissent de peurs, de frissons, de dégoût. Pas de promesses, pas de plaisirs. Tenaces comme rancœurs, elles déjouent le vide, animales, si loin de nous, si prégnantes, creusent malaise et infortune. Puis, sur la piste de la fuite, elles se consomment en fumerolles âcres, délétères.

Faute de vent, on a pris des photos, Eliott et moi. On ne sait pas pourquoi, mais on mitraille à tout vent. Lui tire sur tout ce qui bouge, moi je cadre et je pratique ma petite géométrie. Il aime croquer l'instant, si furtif, saisir l'expression, le geste impromptu, riche d'ordinaire, d'émotion, de passé. Les enfants et les vieux ont sa préférence, qui ne connaissent pas ou ne connaissent plus la pudeur. Une touche de couleur ajoute au tableau. Beaucoup

même. La photo, c'est la couleur ; la couleur, c'est la vie. Et puis, sans retouches, ça flatte sa petite fierté d'artiste qui s'en défend, sauf à insister, discrètement. L'entre deux âges, c'est une autre paire de manches. Moins disponibles, moins malléables, ils ont moins à offrir, objectivement. Ils se rebellent aussi quelquefois, vont même jusqu'à vous soutirer des picaillons. La main au panier, soit, mais pas au porte-monnaie – question de principe. La réticence, fût-elle chétive, Eliott n'aime pas ça. Il préfère opérer à couvert, dégainer incognito. Pourquoi tenter le diable et jouer les casse-cou quand il suffit de se servir à pleines brassées. La veine la plus productive, la plus gratifiante, c'est la misère. Absolument inépuisable. Un regard fané, des rides béantes de luttes, de défaites surtout, des mains usées, brisées, c'est le cliché réussi assuré. Produit d'appel parfait, tête de gondole premier choix. Les fleurs ont beaucoup à offrir elles aussi, si intenses, si présentes, qui frétilent dans nos narines. Et un somptueux coucher de soleil est certes toujours bon à prendre, même si techniquement plus risqué. On se le garde en réserve, pour assurer l'intermède. Le miracle de l'empathie, un rien de

suffisance. Je lui laisse bien volontiers ses moments de grâce enjoués. On gagnerait assurément d'une saine émulation, on progresserait à défier nos photos dans une joute fraternelle, mais je me sens tout à fait incapable d'intrusion. Je me refuse à empiéter sur ses illusions et je m'en tiens à mes droites et mes angles épurés, témoins de rien. Un cardan ferait sans doute aussi bien l'affaire, mais, de toute évidence, ce serait beaucoup moins commode. Vient l'heure de vérité quand, fierté farouche inavouée, petit trac contenu tant bien que mal, Eliott se risque à exposer les émotions volées, à les faire partager. Par bonheur, le public est bonne pâte et abonde sans retenue. Moi, je ne dis mot. Je les range dans une boîte à chaussures qui sent si bon le skaï et je les oublie. Ou j'égare le fichier.

Mens sana in corpore sano, telle est notre devise, en toutes circonstances, clémentes ou hostiles. On s'y attache avec obstination et discipline. Eliott surtout prend grand soin de sa forme et de sa ligne. La hantise du bourrelet ne lui accorde pas le moindre répit. De constitution plutôt frêle, il veille à entretenir sa condition physique et s'interdit tout

excès. Footing tonique au lever du jour, programme léger mais régulier, globalement progressif. 1200 kilojoules, soit 300 kilocalories, pour une course de 20 minutes à 12,5 kilomètres à l'heure. Deux gros œufs durs. Cardiomètre, podomètre, chronomètre, altimètre, son arsenal ne présente pas la moindre faille. C'est qu'il ne laisse rien au hasard. Tout est sous contrôle, se plaît-il à répéter en passant attentivement ses écrans en revue, satisfait, survêtement rouge vermeil pimpant neuf. Après le turbin, sur son vélo d'appartement rose persan, il déroule. Il s'autorise un brin de fantaisie dans le choix des programmes, selon son humeur, les toxines à éliminer, le passif de la journée à apurer. Un jour de grand désarroi, il s'est mesuré au Mont Chauve, mais, efforts mal dosés, il a vite déchanté, rebroussa chemin aux premiers raidillons et se précipita sous la douche en rageant sur le déficit de calories et en me priant de n'en parler à personne. Un sentiment d'échec qui le poursuit encore, erratique, comme une réplique de lucidité. Mais on apprend de ses erreurs et, désormais, Elliott n'entraîne plus ses mollets guillerets qu'en plaine ou dans le creuset douillet des riantes vallons. La tête et

les jambes. Les bras surtout, vu que l'exiguïté de la felouque limitait drastiquement les possibilités, ce qui, dans le fond, n'était pas pour me déplaire. De l'exercice physique, je retiens surtout les relents primitifs et le vice. Parader, séduire, dominer. Rouler les mécaniques à renfort de tatouages. Trotter, cocooner, se masser, beaucoup, lentement, sensuellement. Voire même se faire plaisir en se faisant souffrir, faire pénitence pour mériter sa récompense, comme les phoques au grand cirque, fièrement dressés sur leur tabouret, et si polis qu'ils s'applaudissent. C'est dans les gènes, paraît-il. Je leur cède le pain et les jeux ; j'empoche les sesterces. Ceci dit, un pédalo aurait été d'un grand secours, mais, faute de grives et de vent, on ramait. Moi le barreur, Eliott l'éphèbe de la galère. On n'allait pas dériver petits bras.

Lentement mais indéniablement, on se rapprochait de la rive droite. La masse opaque brunâtre qui se fondait dans la brume de chaleur mêlée de vapeurs irradiées, beige sale, se dessinait plus nettement à présent. Massif, le temple s'ouvrait par le pylône et le portique sur une salle hypostyle, dense, épanouie,

forêt d'offrandes et de majesté. On se tenait cois, moi par respect et application, Eliott par calcul et ratiocination. Ce n'est pas une question d'émotion. Il rompait le silence comme pour s'en convaincre. Pas une question d'émotion. Sa voix se faisait plus assurée. C'est une question de rapports, tout simplement. La valeur métrique du bout du majeur à la pointe du coude est de 52,5 centimètres. Didactique, il ponctuait son raisonnement de gestes précis, pinçant pouces et index. La coudée, c'est le sésame de l'architecture égyptienne. 52,5 petits centimètres pour inventer et magnifier l'ordre cosmique. L'étalon de l'univers. L'émotion n'a rien à voir là-dedans. Si je trouvais le temple impressionnant ? Un leurre inavoué. En réalité, je redécouvrais la juste mesure qu'une vie dissolue avait occultée et je le savais pertinemment. Je savais surtout que le monologue prenait un tour désagréable. Lignes claires, formes pures, pour un hommage pieux, royal, pour les demeures d'éternité. Pour faire simple, la longueur, la largeur, la hauteur et le diamètre sont tous des multiples de la coudée. Oui, oui, j'en prenais bonne note. La hauteur d'une simple colonne – palmiers, lotus et

papyrus, tous végétaux confondus – n'est jamais qu'un vulgaire multiple de son diamètre. Pure arithmétique. Il me tannait avec son baratin. Contrarié, je l'ai planté là aussi sec et je me suis enfui dans mon cartouche, loin des nombres de pacotille, des passe-partout de beauté ou d'harmonie, mais il avait gâché le mystère et chassé la magie. Energie subtile, fragile, qui vrille, qui vacille. Ne restait qu'une masse opaque brunâtre, ruinée, sale. Pour me venger, je l'ai peint tête d'œuf et corps gracile de profil, œil mesquin, torse glabre de face. Curieusement, son nombril ramené à sa taille était méchamment bas. Rame, petit, rame.

Un silence pesant plombait notre équipée depuis un long moment. Que le silence régnait, voilà qui était indéniable. Que je le ressentais comme pesant, rien ni personne n'aurait pu me contredire. Tant qu'une théorie ou une proposition n'a pas été invalidée par l'expérience et les faits, elle est considérée comme vraie. Le silence était donc bel et bien pesant. Quant à savoir s'il l'était aussi pour Eliott... Conjecture, pure conjecture. Peut-être que, plongé dans de savantes rêveries, il n'avait pas conscience du silence régnant,

que, désinvolte, il n'en avait cure. Mais, en toute subjectivité, j'aimais croire qu'il enrageait de n'avoir pu développer plus avant sa science des proportions et des mesures. On n'avait plus franchement l'âge de bouder, alors on se taisait, l'un au balcon, l'autre dans la soute, mortifié. Je me complaisais à imaginer depuis la berge fleurie de scirpes et de joncs le spectacle captivant d'une felouque ravalant son fiel en sourdine. Mais le public est connaisseur et beau joueur. Peut-être percevait-il la tension dramatique d'un chantage psychologique, l'emprise du silence comme arme perverse. Se taire parce qu'on sait que l'autre souffre du silence. Dramaturgie de chair. Pris aux tripes, le public projette ses propres phobies, écrit sa propre histoire sur le canevas ténu de l'auteur, flatté, soulagé, surpris de se faire du blé sans mot férir. Silence de colère acide, livide, porteuse de menaces dans un regard de glace. Silence de honte et de fuite qui s'échoue, reste en rade et n'échappe à personne. Silence de regret, inutile et vain. Silence de fatigue, d'abandon, quand les dés sont jetés, que l'échec est patent. Silence de distance lointaine, d'impossible méprise. Silence de compassion, de

retenue, qui s'efface comme une larme. Silence de peur qui épie, traqué. Imminence. Silence de paix, immense, qui cligne des yeux, posément, pour mieux s'en imprégner. Silence des vieux qui n'ont plus rien à dire, rien à entendre. Alors le public repu s'applaudit à tout rompre. Belle performance, beau jeu d'acteurs, intense et vrai. Quant à la durée, elle est éminemment subjective. Un long moment, un bref instant, c'est du pareil au même, quelque part peut-être, entre étincelle et infini. Une chose est sûre : plus l'instant se densifie, plus il raccourcit. Pour le savoir, pas besoin d'horloges de bateau, en chrome ou en laiton.

Constatation : notre agressivité larvée ne nous faisait pas progresser comme on pouvait le souhaiter et ne nous mènerait certainement pas au jardin d'Amon. Règle d'or : aux grands maux, les grands remèdes. Conclusion : j'allais changer mon fusil d'épaule. En opposition profonde à tous mes principes, j'avais décidé unilatéralement, pour la bonne cause, de jouer la carte de la concession afin de relancer la mécanique communicationnelle, sans excès de zèle, sans perdre la face. Vainqueurs dans